

L'ÂME ACÉRÉE



Arnaud DELATRE

Arnaud Delatre

L'Âme acérée

© Arnaud Delatre, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0858-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

La jeune femme ne pouvait distinguer son environnement proche, ni même percevoir une quelconque clarté, tant le bandeau qui lui masquait les yeux était occultant.

Depuis quelques heures, une peur viscérale avait commencé à l'envahir. Elle ne maîtrisait plus la situation, et son intuition lui indiquait qu'elle était confrontée à un grand danger. Inutile d'essayer de discuter ou de crier, son ravisseur l'avait bâillonnée serré en plus de lui ôter la vue. Elle n'avait que trois de ses cinq sens pour tenter de comprendre ce qu'il se passait et où elle avait atterri.

Son corps lui disait qu'elle se trouvait dans une pièce fraîche, en tout cas en comparaison de la température extérieure, ou de celle, étouffante, qui régnait dans le coffre de la voiture au fond duquel elle avait fait tout le trajet jusqu'ici. Un trajet qui lui avait semblé durer une éternité. Son nez lui donnait des indications perturbantes, de par l'assemblage d'odeurs qu'il captait et que son cerveau essayait de décortiquer. Aux remugles de cave humide se mêlaient des relents de chlore, et des senteurs herbacées, tel le parfum épicé de l'herbe sèche ou du foin. Curieuse composition. En parallèle, son ouïe avait recueilli différents sons, de la respiration de l'homme qui l'avait faite prisonnière, au bruit du plastique sur lequel apparemment elle marchait, probablement une bâche qui recouvrait le sol. Mais c'est le silence qui régnait en maître dans la pièce, et elle pouvait ainsi entendre le chant lointain de grillons ou de cigales à l'extérieur. Pas un seul bruit urbain ni de circulation. Un lieu vraisemblablement isolé.

Elle ne s'était doutée absolument de rien quand son client lui avait suggéré de l'emmener chez lui, plutôt que de rester dans sa fourgonnette blanche, garée parmi tant d'autres dans le quartier de Gerland. Il lui avait proposé une forte somme d'argent en contrepartie, lui expliquant qu'il préférait le confort de sa maison à l'ambiance camping, à la vue de tout le monde. Vous savez, le même type d'intimité que lorsque vous sortez de votre tente pour aller aux sanitaires avec votre rouleau de papier toilette à la main. Elle l'avait suivi sans hésitation, l'appât du gain ayant gommé toute inhibition. La jeune femme, jolie métisse, quoique déjà abîmée par la vie, avait recoiffé ses cheveux noirs ondulés, mi-

longs, puis avait pris place dans la grosse cylindrée allemande aux vitres fortement teintées, permettant de passer complètement inaperçus. Après avoir traversé la ville, très animée en cette fin d'été 2019, l'homme avait ouvert à distance le portail de la propriété puis la porte de garage, et avait rentré le véhicule directement à l'intérieur, assurant la plus grande discrétion vis-à-vis d'éventuels témoins.

Il n'était pas très souriant, mais paraissait plutôt sympathique de prime abord, malgré un visage austère à la base. Il l'avait amenée au salon et lui avait remis de suite les quelques gros billets qu'il lui avait promis, histoire de maintenir la confiance. Puis il lui avait proposé un verre, première étape avant d'aller plus en avant dans la transaction. Elle avait accepté, par politesse et par envie, l'alcool l'aidant parfois à tolérer sa condition. Après avoir bu son whisky en observant l'intérieur vieillot et éclectique de cet homme d'un âge certain, et échangé quelques banalités, ils étaient montés à l'étage. La demeure était vaste et avait vraisemblablement été rénovée plusieurs années auparavant. Les différentes pièces étaient richement décorées, bien qu'un peu trop chargées au goût de la jeune femme. Beaucoup d'objets de collection. Quelques minutes plus tard, alors qu'elle entreprenait de se déshabiller, sa tête avait commencé à tourner, et en quelques secondes elle avait dû s'allonger sur le lit. Puis ce fut le trou noir.

Elle s'était réveillée couchée dans le coffre d'une voiture en mouvement, ligotée, bâillonnée et les yeux bandés. Son visage, et probablement tout son corps, reposaient sur une couverture. Il faisait très chaud. Les petites routes pleines de virages sur la fin du trajet l'avaient rendue nauséuse. Après que le véhicule se soit arrêté, son ravisseur l'avait portée, sortie du coffre, et emmenée dans cette pièce où elle se trouvait maintenant depuis plusieurs heures. Elle n'avait rien bu depuis longtemps et avait la gorge sèche, avec un fond de mal de tête. La transpiration avait imprégné ses vêtements. Elle se sentait sale, souillée.

Prisonnière d'une corde attachée à un anneau mural d'un côté et à ses poignets de l'autre, elle ne pouvait se déplacer que sur un petit arc de cercle et n'atteignait aucun mur hormis celui qui la retenait. Mur complètement lisse, en béton brut, sans aucun accessoire. Ses chevilles avaient été libérées, et elle était pieds nus. Lasse d'explorer le néant, elle finit par s'asseoir sur la bâche et attendit que l'homme vienne s'occuper d'elle.

Au bout d'un temps qui lui parut une éternité, elle entendit une porte s'ouvrir et se fermer, et des pas résonner dans ce qui devait être un escalier. Puis le bruit

de quelqu'un qui marche sur le plastique et qui se rapproche. Son ventre se noua, sa respiration s'accéléra.

— Lève-toi ! ordonna une voix grave et déterminée.

Pouvant difficilement protester, et espérant encore une issue positive, la jeune métisse s'exécuta.

— Bien. Laisse-toi faire, et ne cherche pas à te débattre !

Elle sentit qu'il s'approchait tout près d'elle. Puis, brutalement, il lui arracha son chemisier et lui ôta. Elle étouffa un cri. Il la contourna pour lui dégrafer son soutien-gorge, faisant apparaître sa petite poitrine ferme.

— Tu n'as pas intérêt à essayer de m'attraper ou de me mettre un coup. Sinon...

Elle sursauta au contact d'une lame métallique froide contre son cou, ce qui la paralysa instantanément.

— Tu as compris ?

Elle fit « oui » doucement de la tête, terrorisée. De nouveau face à elle, l'homme lui déboutonna son jean, ouvrit la braguette, descendit le pantalon jusqu'en bas, puis en sortit les deux pieds de sa proie. Il en fit de même avec la petite culotte en dentelles rouges, assortie au soutien-gorge, laissant apparaître son pubis rasé. Elle frissonnait à présent, nue dans cette pièce fraîche qui lui semblait plus froide qu'un frigo. Quelques instants passèrent, sans aucun mouvement, sans aucun bruit. Probablement son prédateur était-il en train de l'observer.

— Tu vas mourir, dit-il avec un calme surprenant. C'est dommage, tu étais plutôt jolie.

La jeune femme commença alors à pleurer. La situation humiliante, anxiogène, et l'incompréhension avaient provoqué un trop-plein d'émotions. Elle sanglota en silence, étant donné que ses yeux et sa bouche étaient entravés. À ce moment, elle repensa brièvement à ses plus belles années, lorsqu'elle n'était encore qu'une gamine, résidant dans la banlieue de Windhoek, chérie par son papa français et sa maman namibienne. Elle y avait grandi dans la petite communauté d'expatriés français, avait joué dans la cour de l'International

School où elle avait noué des liens avec de nombreux autres enfants, avant de vivre le déchirement du départ vers la France. La fin d'un doux rêve, avec un père mis sur la touche professionnellement et sombrant dans la dépression, et une mère préférant rentrer au pays, seule. Contrainte de se débrouiller par ses propres moyens, la jeune femme avait fini par se résoudre à se prostituer. Pourquoi la vie avait-elle si mal tourné pour elle ?

— C'est ça, repens-toi ! Mais tes larmes ne te purifieront pas. C'est trop tard pour toi.

Il la regarda quelques dizaines de secondes avant de s'approcher d'elle, par derrière. Il la saisit par les épaules, et appuya pour la forcer à s'agenouiller. Une fois à terre, il l'empoigna par les cheveux de la main gauche, lui bascula la tête vers l'arrière, puis d'un coup sec et précis lui trancha la gorge avec sa lame effilée. La jeune femme s'effondra sur le sol recouvert par la bâche plastique. Il la regarda s'éteindre, son sang s'écoulant autour d'elle.

Le temps était maussade sur Bruxelles, et la température fraîche pour un matin de juin. Le flash de 8 heures de *La Première* attaquait par l'information dont tout le monde parlait déjà dans les chaumières depuis la veille au soir, la disparition d'une petite fille sur le chemin de l'école. Quelques années après l'affaire Dutroux, les plaies n'étaient toujours pas refermées dans le pays, et ce type de fait divers touchait véritablement les gens. La radio résonnait dans l'appartement silencieux des parents de la fillette.

« Chers auditeurs, bonjour ! Nous commençons cette nouvelle édition du vendredi 15 juin 2001 par une alerte enlèvement, émise dans la nuit par la police de Bruxelles. La petite Roxanne Gailloux, 7 ans, n'est pas rentrée hier après-midi à son domicile avenue Jan Stobbaerts, après l'école. Elle a l'habitude d'effectuer ce trajet seule, la distance entre le groupe scolaire Chazal de Schaerbeek et son appartement étant relativement courte, et le quartier plutôt bien fréquenté. Ses parents, un couple de Français installés en Belgique depuis plusieurs années, ont très vite appelé les autorités, après avoir fait plusieurs fois le parcours, sans succès. Pour l'instant, aucun témoin ne s'est manifesté. Une battue est organisée dans la matinée afin de ratisser le parc Josaphat, tout proche, où Roxanne a coutume d'aller jouer. Nous vous tiendrons bien entendu informés de la suite des événements. »

Le présentateur enchaîna avec les autres titres, essentiellement de la politique intérieure. Franck Gailloux sortit de la salle de bain, sa douche l'ayant quelque peu revigoré après la nuit blanche que sa femme et lui venaient de vivre. Il avait des valises sous les yeux, le teint gris et la barbe rêche. Il se sentait épuisé et sans force. Il passa un rapide coup de fil à son employeur, le quotidien *Le Soir*, pour prévenir de son absence et donner quelques consignes. Il y était journaliste, et savait ainsi pertinemment que certains confrères allaient lui tomber dessus dès qu'il pointerait son nez hors de l'immeuble. Sa femme le rejoignit dans la cuisine et éteignit la radio. Elle avait les yeux bouffis, les yeux d'une mère qui avait beaucoup pleuré, et le regard dans le vide. La détresse se lisait sur son visage, autant que l'effet des anxiolytiques qu'elle avait absorbés. Il s'adressa à elle doucement.

— Nathalie, nous allons devoir être forts. Tu sais, on va avoir la presse sur le dos, et la police va nous mettre la pression car en général, ils soupçonnent les parents en premier. On va aller à cette battue, parce qu'il faut qu'on la retrouve, notre petit trésor ! Mais ça va être difficile.

— Je m'en fous qu'ils me soupçonnent, répondit-elle, ce qui compte c'est Roxanne ! Elle ne doit pas être bien loin. On n'a pas de temps à perdre.

— Oui, tu as raison. Allez, préparons-nous. Tu veux manger un morceau avant de repartir ? Un café bien chaud ?

— Non, je n'ai pas faim.

Franck avala rapidement un verre de jus d'orange et une tranche de jambon, et le couple patienta jusqu'à ce que l'inspecteur en charge des recherches les appelle pour leur dire de descendre. À 8 h 45, l'interphone sonna.

— Franck Gailloux. Qui est-ce ?

Une voix féminine répondit.

— Inspectrice Mareille Lubach. Je vous attends devant votre résidence, et je vais vous emmener jusqu'au parc. Vous éviterez ainsi les journalistes et les curieux.

— Très bien inspectrice. Merci. Nous descendons.

Le couple dévala les trois étages jusqu'au hall de l'immeuble, et ouvrit la grande porte pour se retrouver sur le trottoir, isolé de la presse par un cordon d'une demi-douzaine d'hommes en uniforme. La flic vint immédiatement à leur rencontre.

— Je suis Mareille Lubach. Je suis vraiment désolée de ce qui vous arrive. Allez, suivez-moi !

Ils s'avancèrent vers une fourgonnette noire banalisée et embarquèrent. Le véhicule démarra et prit la direction du parc Josaphat. Parvenus au point de rendez-vous, ils descendirent et rejoignirent un groupe de policiers en civil portant un brassard rouge, accompagnés de quelques officiels. Les Gailloux avaient également demandé à plusieurs amis proches d'être présents pour les aider. Dès leur arrivée, un gradé vint à leur rencontre.

— Bonjour madame, bonjour monsieur. Je suis le commissaire divisionnaire Roosjen. Je suis sincèrement désolé pour vous. Sachez que nous avons mobilisé de nombreux hommes pour cette battue, la surface à couvrir étant importante, pas moins de vingt hectares. Nous allons nous séparer en plusieurs équipes. Tenez, voici un plan vous permettant de voir les différentes zones de recherche que nous allons ratisser.

Il donna une feuille de papier à chacun des époux, puis leur fit signe de le suivre.

— Je vous présente Monsieur le Bourgmestre de Bruxelles, Freddy Thielemans, qui a tenu à vous montrer le support de la ville. Et Monsieur le Premier Conseiller de l’Ambassadeur de France en Belgique, Monsieur de Vaillancourt.

Ce dernier tendit la main à Franck Gailloux, puis à sa femme.

— Il me paraissait important d’apporter le soutien moral de la France à mes concitoyens, dans un moment aussi difficile, déclara-t-il.

— Merci monsieur, répondit le père. Votre présence nous fait chaud au cœur. Nous sommes persuadés que nous allons retrouver Roxanne.

Le commissaire divisionnaire reprit la parole, en s’adressant à Nathalie Gailloux.

— Madame, est-ce habituel que votre fille rentre de l’école toute seule ? L’école Chazal n’est-elle pas une école pour enfants difficiles ?

— Oui, c’est habituel ! répondit-elle, sûre d’elle et légèrement agacée. Elle a à peine 500 mètres à faire. Et notre fille n’est pas une enfant difficile, elle est juste dyslexique.

— Bien. Désolé, mais ce sont des questions d’usage. Et lui arrive-t-il fréquemment de passer par le Parc Josaphat ?

— Oui, c’est là que nous l’emmenons pour jouer depuis que nous habitons dans le quartier. Quand il fait beau et qu’elle n’a pas trop de devoirs, elle fait un petit détour par le parc. Cela lui fait du bien.

— Donc il est effectivement probable que Roxanne soit ici, qu’elle se cache, ou peut-être qu’elle se soit perdue ou blessée, conclut le flic. Allons-y,